

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOÛNE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 16 AOUT 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOÛNE," No. 37 rue St. Jacques, Montréal.

EDUCATION OUVRIERE.

A propos de cours classique qui consiste à étudier les langues mortes, les lettres, la philosophie, il ne faut pas s'imaginer qu'il serait nuisible à l'ouvrier. Certes, s'il était possible que ceux qui se livrent à l'industrie fissent un cours d'étude, de quelle fin ne seraient-ils pas pour exercer leur métier qui, qu'on le comprenne bien, ne consiste pas à mettre un instrument en mouvement, mais bien le guider intelligemment. Nous comprenons bien qu'au sortir d'un collège classique, l'élève ne saura ni se servir d'un rabot, ni d'un ciseau, ni même d'une hache; mais il aura l'esprit éclairé, le jugement formé.

Et cet exercice est tellement nécessaire pour les professions qu'on ne parvient pas à faire des hommes vraiment capables, sans cela. Des hommes qui n'ont pas l'esprit aussi formé, peuvent être prêts plutôt à gagner leur vie et à s'enrichir, nous ne le contestons pas; mais ils ne feront (à moins qu'ils soient des génies) ni de profonds hommes d'état, ni des légistes distingués, ni des médecins savants.

Le jeune homme qui vient de terminer son cours classique ne sait presque rien faire de pratique; mais il est prêt à tout apprendre en peu de temps et d'une manière beaucoup plus solide, plus sûre, plus parfaite.

Voyez dans quelle utilité serait pour l'industriel agricole, commerciale ou ouvrière la connaissance des lettres, de la philosophie, pour procéder avec intelligence dans l'exercice de son art, pour développer les ressources de leur pays, faire valoir leurs droits, etc.

Sans doute, c'est long. Mais aussi on a tort de vouloir aller trop vite. Et voilà pourquoi on jette dans le monde tant d'incapacités, tant d'avertions. Et s'il y a une si grande quantité de gens déclassés aujourd'hui, ce n'est pas la faute aux études classiques, mais bien parce que ceux qui en ont faites ne daignent plus se livrer à l'industrie, mais s'en vont grossir le nombre déjà trop grand des professionnels.

La longueur des études ne doit pas effrayer ceux qui auraient les moyens de faire faire un cours classique à leurs enfants et ensuite de les livrer à l'industrie. Mais les moyens sont souvent insuffisants et voilà la raison qui doit seul déterminer à jeter les yeux sur d'autres institutions que les collèges classiques. Car plutôt que de faire un cours classique incomplet, ou, le cours fini, d'aller encombrer une profession où le jeune homme se découragera ou sera obligé d'employer des moyens malhonnêtes pour vivre, il fera bien mieux dès le commencement d'aller à une bonne école d'industrie commerciale, agricole ou ouvrière.

C'est donc parce que la plupart des parents n'ont pas de moyens suffisants ou que les enfants perdent le goût de l'industrie après un cours classique que

nous recommandons l'établissement d'écoles industrielles, où à côté de la classe il y aura la ferme, le comptoir ou l'atelier.

CISEAU.

Catéchisme social et politique.

Les élections générales ont lieu tous les cinq ans, durée d'un Parlement, à moins qu'il ne soit dissous plus tôt.

Le jour des élections est fixé par un bref lancé par le gouverneur pour les élections aux Communes et par le lieutenant-gouverneur pour les élections locales.

Ce bref est adressé à une personne qui prend le nom d'officier rapporteur lequel fixe les endroits où les votes doivent être pris.

Les votes se prennent au scrutin secret.

Nul ne peut voter sans être inscrit comme propriétaire, locataire ou occupant, sur la liste des électeurs alors en force qui ne contient que des sujets de S. M., mâles et majeurs, non frappés d'incapacité légale, propriétaires ou occupants, co-propriétaires ou co-associés de biens fonds d'au moins \$300 en valeur réelle dans une municipalité de cité et de \$200 en valeur réelle, ou \$20 en valeur annuelle dans toute autre municipalité, ou locataires, payant pour des biens fonds valant au moins réellement \$300, un loyer annuel d'au moins \$30 dans une municipalité de cité et d'au moins \$20 pour leurs fonds valant au moins \$200, dans toute autre municipalité.

Tout candidat doit être sujet anglais, mâle, majeur et exempt d'incapacité légale. La qualification foncière n'est plus exigée.

L'officier rapporteur fait rapport au greffier de la commune en chancellerie du résultat de l'élection, lequel est publié dans la "Gazette Officielle."

Cette élection peut être contestée avec droit d'appel, devant les tribunaux et devant la procédure indiquée dans les statuts.

L'ÉGOÛNE.

Plantes utiles.

Le chou était considéré, dès la plus haute antiquité, comme un remède précieux.

La choucroute (chou aigri par la fermentation) est très salubre et facile à digérer. On en fait des approvisionnements pour les voyages de long cours; on la considère comme un excellent scorbutique.

De nos jours, comme médicament, le chou est considéré comme légèrement excitant, antiscorbutique, pectoral. Le chou rouge surtout est souvent employé contre la toux.

Le chou et le navet doivent composer la principale nourriture des scorbutiques. On conseille contre la croûte laiteuse la décoction de $\frac{1}{2}$ once de chou vert dans du lait que l'on administre matin et soir, ou 1 once de cette plante, desséchée et réduite en poudre que l'on donne chaque jour dans du lait ou dans de la bouillie. La décoction de chou a été employée avec succès dans le traitement des catarrhes pulmonaires, contre l'enrouement, les toux diverses et la phthisie pulmonaire. On le joint alors au bouillon de veau, de poulet, etc, ou au sucre, au miel, à la gomme, etc. La décoction du chou réussit quelquefois à dissoudre les calculs urinaires dans la vessie. Elle soulage dans la gravelle.

Lorsqu'on fait en automne des incisions sur la longueur de la tige du chou, il en découle un suc meilleur qui agit comme doux laxatif. Il suffit de

frotter, pendant quinze jours, les verrues avec ce suc pour les guérir radicalement. Appliquées chaudes sur la poitrine, les feuilles de chou diminuent les points de côté. Leur application sur les plaies des vésicatoires excite une sécrétion sereuse abondante, sur les ulcères, elles les font suppurer; sur la tête elle rappelle la croûte laiteuse. En cataplasme sur les mamelles, ces feuilles préviennent ou diminuent l'inflammation de ces organes, dissipent les engorgements qui surviennent à la suite des couches, et s'opposent à l'accumulation du lait chez les femmes qui n'allaitent pas. Dans les teignes rebelles, on se trouve bien d'appliquer trois fois par jour des feuilles de chou dont on superpose trois l'une à l'autre, et qui détachent peu à peu toutes les croûtes, après la chute desquelles on termine le traitement par des frictions huileuses.

ATTENTION !!!

L'Ouvrier va commencer à publier prochainement les "confessions d'un ouvrier." C'est une peinture fidèle des mœurs de la classe industrielle. Nous sommes d'autant plus fier d'offrir ce feuilleton à nos lecteurs que non seulement chacune de ses pages renferme une leçon pratique, mais qu'il est de nature à faire apprécier les excellentes qualités de cœur et d'esprit qui distinguent l'industriel.

Qu'on se le dise. Car les "Confessions d'un ouvrier" sont une étincelle pour l'esprit et un baume pour le cœur.

De l'emploi du temps.

J'étais sorti de bonne heure, à six heures du matin; c'était au printemps; l'air, encore un peu chargé de brume, laissait apercevoir, dans le vague d'une charmante demi-teinte, la flèche de la Sainte-Chapelle, les tours de Notre-Dame et les pittoresques silhouettes du vieux Paris; jeune encore, je saluais d'un regard d'espérance le ciel qui s'éclaircissait, comme à cet âge on sourit à l'aurore de la vie; déjà la grande ville venait de s'éveiller; les voitures de la campagne apportaient leurs riches provisions, de gentilles ouvrières couraient joyeuses à leur ouvrage; je traversais le pont des Arts encore solitaire, mais mon œil se porta sur un monsieur qui déjà paraissait absorbé sur les rives de la Seine. Le cou tendu, le bras raide, il tenait son regard fixé sur un fil qui trempait dans l'eau et sur un bouchon qui flottait à sa surface.

Vous connaissez, chers lecteurs, la définition de la ligne; c'est, dit-on, un long instrument terminé d'un bout par une bête et de l'autre par un imbécile.

En citant cette définition, je m'inscrivis en faux contre elle; d'abord parce que, quand le poisson a enlevé le ver, il y a une bête de moins au bout de la chose, ensuite parce que j'ai vu des lignes qui avaient des gens d'esprit à l'une des extrémités. Enfin, bête ou non, mon monsieur pêchait; quoi? je n'en sais rien; il y avait au bout de son fil un point rouge qu'il tirait de temps en temps le plus gracieusement du monde.

A midi, revenant de ma course, je remarquai le même amateur à la même place, impassible. "Diable! dis-je en courant, voilà un monsieur qui a de la patience, ou bien il goûte un plaisir que j'ignore.—Vous ne voyez donc pas, répondit le bouquiniste du quai qui l'observait comme moi, il pêche à la cerise." A la cerise: c'est donc dans la

cerise que se rencontrait la volupté, mais pourquoi ? Je ne sais, personne ne la mangeant.

Je dînai avec un ami, nous fîmes une longue promenade sur les boulevards, je le ramenai sur les quais, à la lueur du soleil prêt à se coucher, je lui montrai mon homme que dix badauds contemplançaient les bras appuyés sur le parapet, et j'appris de lui qu'avec des cerises on prenait des barbillons, mais malgré les cerises, pas plus de barbillons que le matin. "Vois, dis-je à mon ami, voici une créature humaine qui a donné douze heures d'intelligence à un bouchon, et qui va rentrer chez lui avec une cerise ; il est électeur éligible, a-t-il été utile à sa patrie ?

— Tu es chasseur, me répondit mon ami, est-ce une occupation plus utile ? se lever à quatre heures du matin, porter toute la journée un fusil sur le dos avec douze livres de plomb, enfoncer dans les guérets quand il pleut, étouffer quand il fait chaud, avoir l'onglée en hiver, des coups de soleil en automne, crier après les chiens ; que rapporte-t-on ? quelquefois un peu de plumes, ou de poils, et toujours la fatigue, des courbatures et des rhumatismes." J'étais piqué, je voulais répliquer et faire comprendre tous les mérites d'un adroit chasseur, mon ami ne m'en laissa pas le temps. "Tiens, ajouta-t-il, chacun prend son plaisir où il le trouve ; ne vois-tu pas, malgré la nuit tombant sur la rivière, six grands garçons qui, sans avoir jamais subi aucune condamnation judiciaire, rament comme des galériens, heureux encore ses loups de mer s'ils ne tombent pas dans l'eau douce !"

Nous avions parlé un peu haut, le bouquiniste du quai se mit à rire. "Je connais, nous dit-il, des petits bourgeois qui s'amusez plus tranquillement, qui passent toute leur vie à enfoncer des aiguilles dans le corps des insectes et à les piquer sur le liège ; voilà un plaisir qui ne peut pas faire de mal. — Les insectes protesteraient, répondit mon ami. Mais pourquoi, en fait d'occupation douce et innocente, ne parlez-vous pas, monsieur le brocanteur, de vos amateurs de livres ?" Celui-ci hocha la tête comme un penseur dont l'esprit est pressé par une pensée profonde ; le voilà introduit dans notre discussion.

"Que nomme-t-on bibliophile ? Celui qui passe sa vie à chercher des livres et à les classer sans les lire, qui ne manque pas une vente dans l'espoir de compléter son catalogue, et qui meurt avant d'avoir vu son vœu accompli, laissant à ses héritiers le soin de disperser ce qui lui avait demandé tant de peines et d'argent. Que penser du jeune homme qui trafique ses plus belles années dans les cafés, entre un jeu de cartes et un billard ? Est-il plus sage, l'ambitieux qui use sa vie en nourrissant des rêves de gloire et de célébrité ; le marchand qui, pour devenir plus promptement riche, compromet le patrimoine paternel, perdant la proie pour l'ombre, comme le chien de la fable ; l'avare, qui meurt sur ses trésors sans avoir jamais eu une véritable jouissance, sans avoir senti battre son cœur d'un sentiment généreux ? Ah ! le temps, qu'en faire ? que vaut le temps ?" L'exclamation était faite tout haut ; un Anglais passait, grave, compassé, sérieux comme un grand livre de caisse à fermoir d'acier.

"Oh ! aoh ! ôah ! dit-il sur trois tons, si vous aliez en Angleterre, vous soauriez que le temps est de la monnaie."

Un vieux prêtre s'approche, et montrant une fille de charité avec son habit gris : "Mille pardons, milord, pour les Anglais peut-être, mais dans nos pays catholiques on apprend à la jeunesse que le temps peut gagner le ciel pour l'éternité."

Entretien sur la physique.

On touchait à l'hiver, il pleuvait depuis plus d'un mois, la rivière et les ruisseaux étaient débordés, tout était froid et humide, la neige couvrait déjà le sommet des montagnes et l'on commençait à veiller chez maître Pierre, qui, entendant chacun se lamenter sur la durée de la pluie et le débordement des eaux, se mit en devoir d'expliquer ce que c'est que l'eau, la neige, la glace et la vapeur.

"L'eau, n'est point un élément, comme on le croyait autrefois, car c'est un fluide composé de deux gaz, comme l'air, c'est-à-dire d'une partie de gaz oxygène, et de deux parties de gaz hydrogène, autrement nommé gaz inflammable.

Les chimistes se sont assurés de ce fait, d'abord en décomposant l'eau, mais ensuite en reformant cette même eau par la combinaison de deux gaz dont elle est véritablement composée, en sorte qu'ils ont effacé jusqu'au moindre doute à cet égard.

"L'eau se présente à nous sous trois états différents : à l'état liquide, à l'état solide ou de glace, et à l'état de vapeur.

"L'eau liquide, qui nous intéresse le plus, pèse 70 livres (35 kilog.) le pied cube. On ne peut la comprimer ou lui faire tenir moins de place qu'elle n'en tient naturellement, qu'en employant des moyens extraordinaires. L'eau qui tombe du ciel est à peu près aussi pure que l'eau distillée, et dans cet état c'est un liquide sans saveur, sans couleur et sans odeur ; mais les eaux qui s'échappent du sein de la terre, qui donnent naissance aux sources, aux fontaines, aux ruisseaux, et par suite aux rivières et aux fleuves qui vont se jeter dans la mer, ces eaux tiennent presque toujours quelques substances terreuses ou salines en dissolution, et quand ces substances sont assez abondantes pour donner un goût, ou pour influer sur la santé de ceux qui les boivent, elles prennent le nom d'eaux minérales, et quand elles sont naturellement chaudes, on les nomme eaux thermales.

Notre Auvergne, est riche en eaux purgatives et en eaux chaudes, et c'est à nos vieux volcans et à nos eaux du Mont-d'Or que nous sommes redevables des visites que les étrangers nous font tous les ans ; sans compter notre fontaine de Saint-Alyre de Clermont, qui a la propriété d'incruster tous les objets qu'elle touche, et qui attire aussi les curieux qui voyagent.

"L'eau salée est plus abondante que l'eau douce, puisqu'elle forme toutes les mers, et que les fleuves et les rivières ne sont rien en comparaison de ces grands réservoirs salés.

"L'eau est le meilleur de tous les niveaux ; elle obéit à la moindre pente, se refuse à monter au-dessous de son niveau naturel, et sa pesanteur, jointe à sa vitesse ou à la hauteur de sa chute, est employée à faire marcher non-seulement nos moulins à blé, mais une infinité de forges et de manufactures.

"L'eau, comme la plupart des autres liquides, a la propriété de s'évaporer, surtout quand le soleil darde ses rayons à sa surface. Cette eau qui s'échappe ainsi, se mêle à l'air sans en altérer la pureté ; mais cependant, quand elle s'y accumule en trop grande quantité, elle nous dérobe une partie de la lumière donne naissance aux nuages, aux brouillards, à la pluie ou à la neige. Aucun de vous, je crois, ne peut douter de ce que j'avance ici ; car si les mers se tarissent en été, et que la lessive de nos femmes se sèche à l'air, si les chemins mouillés et boueux se raffermissent au soleil, tout cela tient au phénomène de l'évaporation naturelle de l'eau.

"Vous comprendrez bien encore qu'il doit s'évaporer beaucoup plus d'eau à la surface de la mer qu'à la surface de la terre, aussi les vents qui nous apportent constamment la pluie sont ceux qui passent sur l'Océan ou sur la Méditerranée. Quand le soleil vient à briller aussitôt après qu'il a plu, vous savez tous que c'est un signe certain qu'il va pleuvoir encore ; c'est une ondée qui chauffe, dit-on, et voilà encore un effet de ce même phénomène.

"L'évaporation de l'eau, la formation des nuages et la pluie qui en est la suite nécessaire, sont autant de bienfaits de la divine providence ; car les vents chassent les nuages d'un bout du monde à l'autre, et ils répandent ordinairement le bonheur et l'abondance en passant sur nos campagnes, et en arrosant nos champs et nos prairies.

"L'eau, enfin, est un des éléments de l'existence ; c'est la boisson naturelle de l'espèce humaine et de la plupart des animaux ; c'est le principe essentiel de la végétation, et la privation de ce fluide est

l'une des plus grandes calamités que l'on puisse imaginer.

"Je vous montrerai quelque jour comment on peut rendre l'eau la plus sale et la plus dégoûtante, aussi claire, aussi fraîche et aussi bonne à boire que celle de notre fontaine. Si je l'oubliais, faites-moi souvenir de ma promesse.

"À la semaine prochaine la neige, la glace et la vapeur : en voilà bien assez pour ce soir."

"La glace n'est autre chose que de l'eau rendue solide par l'effet du froid. Dans ce nouvel état l'eau a perdu sa fluidité, sa mobilité ; elle ressemble à du cristal ; elle a augmenté de volume et est devenue plus légère, puisque l'on voit nager les glaçons à la surface des rivières qui charient, et cette augmentation de volume, cette espèce de gonflement est la cause qui fait casser nos cruches quand l'eau qu'elles contiennent vient à s'y congeler. L'eau salée, ou l'eau qui est mêlée à quelque liqueur spiritueuse, se sépare et se congèle seule ; c'est pour cette raison que les glaçons de la mer ne sont point salés, et que l'on parvient à rendre le vin fort et spiritueux en le faisant geler et en le soutirant avant le dégel : c'est un moyen d'en séparer l'eau.

"Il existe des masses immenses d'eau glacée sous les pôles, et les voyageurs qui naviguent dans les mers du nord, rencontrent souvent des montagnes flottantes de glaces, et finissent par être arrêtés au milieu des glaçons, qui ne leur permettent plus d'avancer.

"La neige est le produit d'un brouillard épais que le froid change en une infinité de petits glaçons imperceptibles qui, en se réunissant, forment le plus ordinairement de légers flocons irréguliers qui tombent avec plus ou moins d'abondance, et qui couvrent la terre d'une couche plus ou moins épaisse, dont l'effet est de préserver du plus grand froid les végétaux qu'elle cache. Il arrive quelquefois, et principalement quand l'air est tranquille, que chaque particule de neige a la forme d'une jolie petite étoile à six rayons d'une délicatesse extrême, et qui ressemblent à de petites plumes.

"La neige se durcit à la longue, ou par l'effet d'un grand froid elle se change même en glace quand elle est fortement comprimée. Dans les pays où il en tombe encore plus que chez nous, comme en Suisse et en Savoie, il y a des montagnes où la neige ne fond jamais, et c'est elle qui donne naissance aux glaciers, qui sont des amas énormes de glace que l'on voit descendre dans les vallées et jusqu'au milieu des champs cultivés. Quand la neige s'amasse sur des pentes très-rapides, il arrive un moment où elle ne peut se soutenir, et alors il se fait ce que l'on nomme dans ces pays une *avalanche*, c'est-à-dire une sorte d'éboulement de neige qui entraîne, couvre ou écrase tout ce qui se rencontre sur son passage.

"Je vous dirai une autre fois comment les Savoyards s'y prennent pour faire fondre la neige qui couvre leurs jardins quelques jours plus tôt qu'elle ne le ferait naturellement.

"L'eau réduite en vapeur au moyen du feu que l'on entretient sous un vase ou par l'effet de la chaleur du soleil, tient plus de 1700 fois autant de place que l'eau liquide, c'est-à-dire qu'un pied cube d'eau produit 1700 pieds cubes de vapeur, et c'est à cause de cette grande augmentation de volume et de la force énorme qui en est le résultat, que la vapeur d'eau devient capable de produire des effets beaucoup plus étonnants que ceux de la poudre à canon.

"Dans le temps où j'étais à Paris, il existait déjà des pompes à feu qui servaient à distribuer l'eau de la Seine dans plusieurs quartiers de la ville, et ces machines étaient mises en mouvement par la vapeur de l'eau que l'on faisait bouillir dans une grande chaudière. Mais aujourd'hui cette nouvelle force, qui remplace avantageusement celle des cours et des chutes d'eau, celle des chevaux, et à plus forte raison celle des hommes, est employée à faire marcher toute espèce de machine.

"Il y avait l'année dernière un Anglais aux bains de Mont-d'Or qui disait à d'autres messieurs

qui l'écoutaient, que l'on employait la vapeur dans son pays pour fabriquer le fer, pour filer le coton, pour tisser les étoffes, pour faire des briques, pour faire marcher les bateaux et les vaisseaux sur les fleuves et sur la mer, pour imprimer les journaux, et enfin il assurait que l'on voulait faire des canons et des fusils à vapeur."

HYGIENE.

L'Espérance du Peuple enseigne ce moyen très-simple pour la guérison des panaris :

On écrase des escargots avec leurs coquilles, en une bouillie bien homogène, avec laquelle on enveloppe le doigt ; un linge sec sert à la retenir. Trois heures après, au plus tard, la douleur a complètement cessé. La pâte se dessèche entièrement. On l'enlève vingt heures après, en plongeant dans l'eau chaude, et on la remplace par une nouvelle application. On continue ainsi pendant trois, quatre ou cinq jours, au bout desquels le panaris a disparu.

Bien des gens ignorent que l'emploi des vases de zinc pour l'usage domestique peut produire de graves accidents, comme cela vient d'arriver à plusieurs personnes.

Le vinaigre, le cidre, le vin, et en général tous les acides qui ont séjourné dans le zinc deviennent des poisons plus ou moins violents. Il en est de même du lait, qui contient un acide puissant, dit *acide lactique*.

On a fort souvent déjà constaté des cas de vomissements et de coliques dont il ne faut pas chercher d'autre cause que ce contact du lait avec le zinc. L'usage de ce lait, principalement chez les jeunes enfants, peut amener la mort.

On voit quelle vigilance et quelles précautions il faut apporter dans le choix des vases où l'on veut conserver les substances indiquées plus haut.

Le langage des Fleurs.

Voici une application nouvelle du langage des fleurs :

Un observateur assure qu'un grand nombre de plantes peuvent fournir des pronostics certains par rapport à l'état atmosphérique, et, par cette raison, peuvent être regardées comme des baromètres naturels. Il signale le mouron comme le plus sûr des baromètres.

Lorsque la fleur est complètement épanouie, on peut être assuré qu'il ne pleuvra pas au moins de plusieurs heures.

Si la petite fleur est à moitié fermée, le temps est généralement pluvieux ; si elle est tout à fait fermée ou si elle s'enveloppe dans son calice, le voyageur peut prendre son manteau à coup sûr.

Les différentes variétés du trèfle contractent toujours leurs feuilles à l'approche de l'orage, ce qui a fait surnommer cette plante le baromètre du campagnard. La tulipe, et plusieurs autres fleurs colorées de la nuance jaune, se ferment toutes avant la pluie. Une espèce d'oseille sauvage double ses feuilles avant l'orage. Le *bauhinia* ou ébénier des montagnes et généralement les plantes sensibles suivent les mêmes habitudes.

On écrit de Charleroi : "Voici une naïveté échappée à un jeune avocat d'une ville que nous ne nommerons pas. Au moment le plus chaleureux de son plaidoyer dans une salle du Palais-de-Justice, un aliboron se mit à braire de la plus terrible façon.

Jamais le Palais n'avait retenti d'accents aussi formidables. On n'entendait plus la voix de l'avocat. Un de ses confrères l'engagea à cesser sa plaidoirie jusqu'après la fin de ce concert malencontreux, ce qu'il fit de très-bonne grâce. Quand l'âne eut terminé ses vocalises, l'avocat reprit ainsi le fil de son discours : "J'en demande pardon au tribunal, mais si j'ai interrompu mon plaidoyer, c'est par déférence pour mon estimable confrère." Inutile de dire l'hilarité qui accueillit ces paroles."

Avis aux chasseurs.

Sur cent fusils qui éclatent, quatre-vingt-quinze fois le canon gauche est le siège de l'accident. Pourquoi ? la fabrication est la même, les épreuves supportées avant la mise en vente de l'arme identique. Il doit cependant y avoir une raison de la plus grande fréquence de l'éclatement à gauche qu'à droite. Une fois le chasseur en campagne, que se passe-t-il ? Une pièce de gibier se présente, un coup de fusil part, c'est le coup droit. Si le gibier est abattu, le chasseur recharge le canon droit et se remet en quête. Si le gibier n'a pas été atteint, il est bientôt hors de portée, et la manœuvre du chasseur est la même.

En un mot, le coup gauche est une réserve dont on ne se sert qu'à la dernière extrémité. Il semble, au premier abord, que ce moindre travail devrait rendre plus rares les accidents du côté gauche ; il produit, en réalité, un effet tout contraire. Supposons que le coup droit parte vingt fois avant le coup gauche, les secousses des détonations successives, ébranlant chaque fois la charge contenue dans le tonnerre du canon gauche, finiront par éloigner la bourre de la poudre et par laisser entre elles un intervalle notable ; le coup gauche étant tiré alors, le canon éclatera.

Que faut-il faire pour prévenir cet accident, presque toujours suivi de mutilations terribles ? Rien de plus simple : il faut, toutes les fois qu'on charge le coup droit, laisser tomber la baguette dans le canon gauche, de façon à rétablir le contact entre la bourre et le plomb. Cela est tellement simple, tellement facile, et se comprend si bien, qu'il suffira, nous l'espérons, de signaler la chose aux chasseurs pour qu'elle soit immédiatement mise en pratique.

Danger du théâtre.

M. Ozanam, un des fondateurs de la Société St. Vincent de Paul, à son arrivée à Paris, avait une lettre de recommandation pour M. de Châteaubriand ; celui-ci reçut l'étudiant d'une manière aimable, et après bien des questions, lui demanda s'il se proposait d'aller au théâtre. Ozanam, surpris, hésitait entre la promesse faite à sa mère de ne pas mettre le pied au théâtre et la crainte de paraître puéril à son noble interlocuteur ; il se tut quelque temps.

Châteaubriand le regardait toujours, comme s'il eût attaché un grand prix à sa réponse. A la fin, la vérité l'emporte, et l'auteur du "Génie du christianisme," se penchant vers Ozanam pour l'embrasser, lui dit affectueusement : "Je vous conjure de suivre le conseil de votre mère ; vous ne gagnerez rien au théâtre, et vous pourriez y perdre beaucoup."

Cette réponse demeura comme un éclair dans la pensée d'Ozanam, et lorsque quelques-uns de ses camarades, moins scrupuleux que lui, l'engageaient à les accompagner au spectacle, il s'en défendait par cette phrase décisive : "M. de Châteaubriand m'a dit qu'il n'était pas bon d'y aller."

RECETTES.

Blanc-mangé.—Prenez quatre pieds de veau et mettez-les dans dix chopines d'eau, faites-les réduire à une pinte, écumez-les pendant qu'ils cuisent ; faites-les refroidir et dégraissez-les bien ; séparez votre jus en deux, pour une chopine de jus mettez une chopine de lait, des amandes amères, de la cannelle, muscade et sucre à votre goût, laissez-le bouillir doucement jusqu'à ce qu'il ait pris le goût des épices, ensuite vous le retirez et le passez dans une flanelle, et le mettez refroidir dans votre moule.

Blanc-mangé délicieux.—Mettez une once de colle de poisson (*isinglass*) dans un peu d'eau sur un feu doux jusqu'à ce qu'elle soit dissoute. Puis prenez une pinte de bonne crème, sucez-la à votre goût et ajoutez-y un petit citron ou de la vanille. Vous fouetterez bien et la coulerez sur cette crème. Mouillez ensuite vos moules avec de l'eau froide et emplissez-les et laissez-les dans une place fraîche jusqu'à ce que le contenu soit pris.

Pitié pour les petits oiseaux.

Avril est revenu : tout rit dans la nature,
On voit briller les fleurs sur le bord des ruisseaux,
Et, tapis dans leurs nids, cachés sous la verdure,
On voit naître déjà les petits des oiseaux.

Pauvres petits ! mon Dieu, ne les faites pas naître
Ou préservez-les du malheur !

Préservez les pauvrets (vous êtes bien le maître)
Des griffes du vautour, des mains de l'oiseleur.

J'en ai vu qu'on prenait de leur nid sous la lierre,
D'autres sur le grand chêne ou cachés sous la terre ;
Et, de leur mère en vain redemandant l'amour,
Tous moufaient dans un jour.

Et tous auraient chanté, et tous, ouvrant leurs ailes,
Se seraient envolés dans les bois, sur les mers ;
Et quand naîtront les fleurs, les pauvres hirondelles
Renaîtraient dans les airs ;

Et nous pourrions les voir passer sous le nuage,
Et puis chaque matin gazouiller tout l'éché.

Oh ! que c'est bien plus doux que de les voir en cage,
Sans chants ni liberté !

Un mémoire d'artiste.

Jacques Taspour, peintre décorateur, en 1700, ayant travaillé dans une église de monastère, exigea 78 florins 10 sous de Brabant, environ 168 francs de notre monnaie. L'abbé, trouvant la note exagérée, en demanda le détail que voici :

1o Corrigé et verni les dix commandes	" 13
2o Embelli Ponce-Pilate et mis un nouveau ruban à son bonnet.....	4 17
3o Remis une queue au coq de Saint Pierre, raccommodée sa crête.....	2 4
4o Rattaché le bon larron à la croix, remis un doigt neuf	1 8
5o Remplacé et doré l'aile gauche de l'ange Gabriel	15 19
6o Lavé la servante du grand Caïphe, mis du cramoisi à ses joues	6 13
7o Renouvelé le ciel, ajouté deux étoiles, doré le soleil et nettoyé la lune	8 15
8o Rebordé la robe d'Hérode, ajusté sa perruque.....	3 5
9o Rapiécé la culotte d'Amas, en cuir, et mis deux boutons à sa veste	2 5
10o Mis des guêtres neuves à Tobie fils, voyageant avec l'ange Gabriel, et une courroie neuve à son sac de voyage.	2 6
11o Nettoyé les oreilles de l'âne de Balaam et referré ledit	4 7
12o Remis des pendants d'oreille à Sarah	3 3
13o Mis un nouveau caillou à la fronde de David, grossi la tête de Goliath...	4 1
14o Remis des dents à la mâchoire d'âne de Samson	1 5
15o Goudronné l'arche de Noé	7 "
16o Rapiécé la chemise de l'enfant prodigue, lavé les porcs, mis de l'eau dans leurs bacs.....	3 4
17o Remis une anse à la cruche de la Samaritaine.....	1 5
Total.....	78 10

Economie domestique.

Voici un moyen d'attendrir la viande :

Lorsque la viande a été écumée, et que l'eau dans laquelle on la fait cuire bout avec force, on y ajoute environ deux cuillerées d'eau-de-vie pour un kilog. 50 de viande ; quelque coriace qu'elle soit, elle s'attendrit sur le champ et ne conserve pas la moindre trace du goût de l'eau-de-vie.

A TRAVERS TROIS SIECLES

SUITE

DE L'HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE I.

SERVANT D'INTRODUCTION.

Lorsque mon père remonta sur son estrade, six mois s'étaient écoulés depuis sa dernière conférence. Trois millions de siècle ne sont rien dans l'éternité, moins que rien si cela était possible, mais dans notre courte existence où tout se compte par secondes, il suffit d'une semaine souvent de moins, pour amener de grands changements.

Il y en avait eu quelques-uns à Moulin-Rouge.

La fabrique avait failli brûler, c'était déjà quelque chose, pas tout, pourtant.

Une de mes cousines, et ce n'était pas la plus laide, quoique sa sœur fût très-jolie, était entrée au couvent des Carmélites. Nous l'avions accompagnée à Lyon, puis nous étions allés la voir avant qu'elle prît le voile. Dans le monde, on croit que ces ordres austères se recrutaient autrefois parmi les innocentes et tristes victimes de l'autorité paternelle, et qu'aujourd'hui on ne rencontre derrière ces grilles noires et ces murs silencieux et sombres que des âmes ravagées par la douleur ou bourrelées par les remords.

Ma cousine prétend au contraire que nulle part on n'est ni si gai, ni si heureux. Servir Dieu quand on l'aime, se consacrer à lui, peut bien après tout, quoi qu'en disent les feuilletonistes à grands sentiments, ne pas être un affreux supplice. Dans tous les cas, si Noémie est malheureuse, il faut avouer qu'elle est bien habile dans l'art de dissimuler. Le bonheur brille dans son regard, et son rire est aussi frais, aussi épanoui, que lorsqu'elle habitait avec nous, qui l'aimions tant.

Henri, lui aussi, était parti, pas pour le couvent, mais pour Paris où il attend que ses examinateurs aient la complaisance de le recevoir docteur pour ne plus avoir l'ennui de l'examiner. Reste à savoir qui sera le plus entêté de lui ou d'eux. Pour ne pas perdre patience, il cultive le carambolage et dépense beaucoup plus en chopas et en grogs qu'en livres et en papier.

En général, les jeunes libres penseurs sont aussi libres travailleurs.—Cependant, pour prouver à son père qu'il ne restait pas absolument sans rien faire, il lui avait envoyé, un mois à peine après son arrivée dans la capitale, une ébauche d'un livre qu'il se proposait de publier pour démontrer que l'homme ne descend pas d'Adam, comme le prétend la Genèse, mais d'un singe d'Amérique. Quand M. Sorbier reçut cet intéressant travail bien propre à flatter l'amour-propre des descendants du susdit animal, le pauvre homme n'était guère en train de philosopher. Atteint depuis quelques jours d'une fluxion de poitrine, il était en grand danger.

Fort heureusement pour lui que le médecin, appelé à son chevet, ne partageant pas les opinions de son futur confrère Henri, crut devoir traiter le malade tout autrement qu'un vétérinaire n'eût médicamenteusement un singe américain ou un chien de n'importe quel continent. Ce brave homme avertit le curé, et comme, grâce à Dieu, Messieurs les solidaires ne sont pas connus au village de***, personne ne s'opposa à la visite du prêtre.

Loin de mourir de frayeur à la vue de cette soutane noire, l'ex-notaire avait été reconnaissant à l'abbé Vermont de son empressement, lui avait serré la main comme à un ami, et s'était recommandé à ses prières. L'affreux prêtre, ce hibou d'obscurantisme, abusa traîtreusement de la faiblesse du Voltairien malade, il revint plusieurs fois pendant la maladie, puis, pendant la convalescence de notre voisin, et chose horrible à dire, il usa si habilement de sa pernicieuse influence, que l'on apprit un jour que M. Sorbier, l'incrédule M. Sorbier, avait fini

par demander lui-même à..... se..... confesser!!!!

Et il s'était confessé ce poltron, il s'était accusé de ses fautes, il en avait honteusement demandé pardon..... ni plus ni moins que le lâche Bayard, que le lâche "maréchal de Villars," que le lâche Napoléon, et tant d'autres esprits faibles que certains journaux oublient de citer au peuple pour lui prouver qu'il n'y a que les peureux et les idiots qui croient en Dieu et redoutent ses jugements.

Si du moins après cette bassesse, l'ex-notaire était mort de honte, on aurait pu l'excuser jusqu'à un certain point..... Au lieu de cela, il avait guéri, le misérable ! Mais cette confession lui avait tellement porté à la tête qu'il en était venu à trouver plus de beautés dans l'imitation que dans l'Emile de Jean-Jacques, plus de vraie science dans le petit catéchisme du diocèse que dans les 84 volumes de Voltaire avec gravures, plus de consolation dans la religion que dans les traités de philosophie, et même il avait demandé à mon père, un vrai clercal, un jésuite, de lui prêter les "Lettres sur la Vie de Jésus," de Jean Loyseau, et les "Mensonges historiques," de M. Barthélemy.

Ces trois petits volumes avaient achevé de dégriser le vieil incrédule, ils en ont détrompé bien d'autres.

Huit jours avant la reprise de nos réunions de famille, car maîtres et ouvriers n'en formaient qu'une seule, M. Sorbier était venu prendre le thé un soir avec nous. C'était sa seconde sortie, la première avait été pour l'église. Des fenêtres du cercle des lumières on avait vu le vieil incrédule entrer ensuite chez le curé pour le remercier.

Ce fut un scandale affreux. M. Mitouffard, un des principaux lecteurs de l'Opinion nationale, oubliant d'en sucrer son café, et l'épicière philosophe, le docteur Cabassou, posa double six là où il aurait dû mettre double blanc, faute inouïe qui lui fit perdre une magnifique partie de dominos contre le brigadier Pandore.

On en parle encore.

Ce jour-là et les suivants, il n'y eut pas de propos bienveillants qui ne fussent venus sur ce traitre de Sorbier ; à la majorité des voix, il fut déclaré clercal et idiot.

Le notaire ne se préoccupait que très-médiocrement du jugement porté par ses amis au sujet de sa conversion, le bonheur l'avait transformé.

Ma mère lui fit compliment de son rétablissement :

—Vous êtes non-seulement guéri, lui dit-elle, mais encore tout rajeuni.

—Oh ! oui, répondit-il, je respire plus librement aujourd'hui, votre bon curé m'a entièrement débarrassé de mon asthme philosophique. Depuis ma première communion, je ne m'étais pas senti si heureux. Ça, voisin, ajouta-t-il, à présent que me voici bien portant, j'espère que vous allez reprendre vos entretiens.

—Je vous attendrai, et votre fauteuil aux objections est tout prêt.

—Merci pour votre fauteuil, il est trop mal rembourré, je ne veux plus être que simple auditeur.

—Au contraire, vous servirez la cause de la vérité en me donnant l'occasion de réfuter les accusations portées contre elle par ses ennemis.

—Grand merci, la vérité est assez forte pour se défendre toute seule, je m'avoue vaincu d'avance et je passe sous votre drapeau.

—Fi donc ! s'écria mon oncle, un vétérinaire qui déserte.

—Non, colonel, c'est un déserteur qui revient, répliqua vivement l'ex-notaire.

—Bien répondu, fit ma mère.

—Alors je vais me battre contre des moulins à vent, continua mon père.

—Oh ! vous ne manquerez pas d'adversaires, prenez certains journaux que je pourrai vous indiquer, et vous trouverez matière à réfuter.

—Je discute contre des convictions, répondit mon père, mais non pas contre des spéculations.

—Les rédacteurs sont peut-être convaincus.

—Ce serait difficile à croire, car leurs actes répondent peu à leurs paroles. Quelle confiance voulez-vous que j'aie dans ces farouches républicains de la veille tellement flatteurs du pouvoir du lendemain que ce dernier est obligé, par des *communiqués*, de modérer leurs flagorneries exagérées, dans ces pétrophobes qui supplient les évêques de marier leurs filles et ne savent pas se contenter du curé comme les simples mortels, de ces amis de l'égalité qui mendient les décorations, et qui seuls à un bal arborent, pour se faire remarquer, l'uniforme et la culotte courte, dans ces partisans de la liberté illimitée qui pénochent au gouvernement un poète irrespectueux ou un libraire qui vend l'encyclopédie sans avoir préalablement payé le droit de timbre, dans ces braves qui ne flattent que les forts, n'insultent que les faibles et se tiennent à l'arrière-garde de tous les pouvoirs pour donner sans danger leur coup de pied au lion étendu par terre, dans ces libres penseurs qui rient si agréablement de la foi de leurs pères et voudraient forcer la France à adorer ce *viscère flétri* qui fut..... dit-on, le cœur de Voltaire, dans ces.....

—Là, là, mon cher voisin, assez, de grâce. Si c'est pour me faire prendre le parti de ces messieurs, que vous tracez un portrait si flatteur, je vous avertis que vous vous trompez de route.

—Au fait, dit ma mère, c'est peu encourageant.

—Des hypocrites, mais qui voulez-vous donc qui les soutienne, madame ?

—Pas moi, assurément, Monsieur Sorbier.

—Après tout, mon cher Théodore, reprit le colonel, vous me paraissez un peu sévère. Tenez, dernièrement, je lisais un article au sujet d'un scandale donné par un prêtre, eh bien ! le rédacteur en paraissait affligé.

—Ah ! oui, je connais cette tartine sentimentale, cela s'appelle un piège à nîzards, voici comment on procède : Il s'agit de décrier le clergé. Dans son immense majorité, il est très-honorable, irréprochable, édifiant, mais il y a quelques tristes exceptions, il s'agit d'en grossir le nombre. Rien de plus simple.

Un prêtre du diocèse de... a fait une faute.

Grande joie dans les bureaux du journal, cet abbé s'appelle, supposons, Jean, Antoine, Philippe, Emmanuel, X... Le lendemain, vous voyez dans la feuille sensible : Un fait bien affligeant pour les amis de la religion vient de se passer dans le diocèse de..., l'abbé X... etc... Le surlendemain, un grand scandale vient d'affliger le village de..., l'abbé Jean... Le troisième jour, l'exemple donné par les abbés X... et Jean n'a malheureusement que trop d'imitateurs, l'abbé Antoine... puis en note, au moment de mettre sous presse, nous lisons dans le journal de... qu'un prêtre nommé Philippe... Déjà nous avions appris par une autre voie que l'abbé Emmanuel, etc... Mon Dieu ! quel affreux clergé ! quelle immoralité ! s'écrie un vieux débauché qui ne parle jamais que de ses "bonnes fortunes" et s'en vante "très-mensongèrement" parce qu'il n'en a jamais eu, quoi qu'il en dise. Je ne comprends pas que le gouvernement (les amis de la liberté en appellent toujours aux gendarmes quand il s'agit des autres), je ne comprends pas que le gouvernement ne débarrasse pas le pays de cette vermine... Tenez, voyez, dans une semaine et dans un seul diocèse, cinq curés pris en flagrant délit, n'est-ce pas affreux, ignoble, abominable, et si l'on voulait bien examiner de plus près, ce n'est pas cinq, c'est dix, vingt, cent par semaine, car il n'y a pas qu'un diocèse en France, et ils ne valent pas mieux les uns que les autres.

(A continuer)